

DE LA MÊME AUTEURE

La Dernière Sorcière d'Écosse, VLB, 2014.

Culloden – La fin des clans, VLB, 2011.

*À Ralph,
car au milieu du chaos il y avait toi.*

« Le malheur n'est jamais pur,
pas plus que le bonheur.
Mais, dès qu'on en fait un récit,
on donne un sens à nos souffrances,
on comprend, longtemps après,
comment on a pu changer
un malheur en merveille.
Car tout homme blessé
est contraint à la métamorphose. »

Boris Cyrulnik

PROLOGUE

Je fixe le plafond suspendu depuis de nombreuses minutes. Des heures, peut-être. Je n'ai pas conscience de m'être réveillée, pourtant mes yeux sont ouverts. Les tuiles mouchetées sont tachées par endroits. Elles ont un aspect grisâtre peu réjouissant.

Tout est gris et blanc dans cette chambre.

Tout semble gris et blanc dehors également.

Je suis seule.

Le son constant du respirateur est presque devenu rassurant. Un suppléant à mon propre souffle. Un envahisseur nécessaire.

Lui aussi est gris et blanc.

Mon existence tout entière a pris ces teintes mornes.

J'ai perdu la notion du temps. Depuis combien de temps suis-je clouée à ce lit? Combien de couchers de soleil ai-je manqués? L'horloge tique devant moi. Elle n'est qu'une forme blanche. Avec des aiguilles grises.

Je ne distingue pas l'heure. Ma vue est floue. Je ne saurais dire si nous sommes le matin ou l'après-midi. Certes, il fait clair dehors en ce mois de mars. Je sais qu'on est en mars.

Marianne me l'a dit.

Marianne n'est pas là.

Je suis calme. Ou résignée.

Et je fixe le plafond.

CHAPITRE PREMIER

Mars 2014

Il faut sortir du néant pour réaliser qu'on existe.

Qu'on ouvre les yeux, que, tout à coup, on perçoive la lumière.

L'air.

La douleur.

Dans notre sommeil, notre conscience est active. Nous rêvons, nous bougeons.

Dans l'abîme, il n'y a rien.

On n'existe pas.

Je m'éveille au son du tic-tac du cadran, mais n'ouvre pas les yeux immédiatement. Je me sens *groggy* et inconfortable. Le passage rythmique des minutes m'indique que je dois me lever bientôt, avec difficulté, comme trop souvent ces derniers temps. Je ne suis pas quelqu'un de matinal. Je ne l'ai jamais été. Mais, depuis un bon moment, mettre les deux pieds au sol le matin est devenu une tâche particulièrement ardue.

Avec mon boulot, les voyages qu'il exige, l'hypothèque et mes deux enfants, j'ai investi la moindre miette de mes finances. Ma maison, vue de l'extérieur, a des airs de décrépitude. Le balcon avant semble vouloir s'effondrer avec ses planches pourries, les pierres de maçonnerie

décoratives s'effritent, et la porte d'entrée aurait besoin d'être changée. Les buissons ont l'air d'une jungle, mais je n'ai ni le courage ni l'énergie d'en prendre soin. Vu ma capacité à tuer des cactus, je ne me vois vraiment pas me lancer dans la taille de rosiers.

Non, je n'ai pas la force de bouger.

Entre l'ombre et la lumière, je laisse les secondes s'égrener. Il y a déjà tant à faire avant de me mettre au boulot!

Mon rôle de maman m'appelle. Je dois préparer les boîtes à lunch.

Péniblement, j'ouvre les yeux. Ma vue est trouble. Je n'arrive pas à bien voir, mais le mur n'a pas la couleur vert tendre de ceux de ma chambre à coucher. Il est plutôt d'un blanc terne, teinté de gris, écaillé par endroits. Ce n'est pas mon réveil qui bat la mesure comme un métronome, mais une horrible petite chose ronde dont je ne distingue pas les aiguilles.

Où suis-je ?

Mon regard se dirige vers la fenêtre. Je ne vois qu'un pan de mur de brique beige, à l'extérieur, et quelques flocons de neige qui virevoltent.

Puis je perçois un autre bruit régulier tout près de moi. Je pivote légèrement la tête. Un ventilateur mécanique ! L'appareil m'insuffle de l'air dans les poumons grâce à ce petit truc en forme d'accordéon qui s'élève et s'affaisse à quelques secondes d'intervalle. Juste au-dessus, plusieurs moniteurs rendent compte de mes signes vitaux. Que m'est-il donc arrivé ? Un accident de voiture ?

Mon Dieu ! Mes enfants !

La panique s'empare de moi à l'idée qu'il ait pu leur arriver quoi que ce soit.

Où sont-elles ?

Où sont mes filles ?

Je ne me souviens de rien !

L'angoisse vient et repart aussitôt.

Sentant une bosse incommodante dans mon dos, j'essaie de bouger. Je ne peux pas. Mes mains sont attachées à l'aide de sangles de cuir doublées de faux mouton fixées aux ridelles d'un lit d'hôpital. J'ai des tubes partout. Dans les bras, dans la gorge, dans le nez, dans la vessie, même à travers la trachée ! Ma chevelure est prisonnière d'un bonnet trop serré sous mon menton, d'où plusieurs câbles émanent, branchés à l'un des moniteurs.

Je tente à nouveau de bouger. Une grosse ceinture de cuir épais me maintient à la taille. Je gigote, je suis angoissée. Je déteste me sentir coincée !

Plus terrible encore est ce sentiment de perte de contrôle, d'impuissance. Je ne suis qu'un corps souffrant, sans parole ni geste. Je suis terrifiée, les idées me quittent aussitôt après m'avoir effleurée. Je n'ai pas le temps d'y avoir accès ni de les traiter. Je sais que, même sans tous ces tubes, je n'arriverais pas à former une phrase cohérente.

Je tente de crier, mais aucun bruit ne sort de ma gorge.

Après ce qui me semble une vie de solitude et d'affolement, une infirmière se présente. La dame est petite, elle a peut-être une cinquantaine d'années, elle est vive. Elle chantonne un air populaire et entreprend de changer une poche de fluide transparent qui s'écoulera dans mon corps par la pompe qui sonne depuis quelques secondes.

En baissant les yeux vers moi, elle s'aperçoit que je suis ses mouvements du regard, les yeux écarquillés. Elle s'approche de moi et me sourit.

— Salomé ?

Je fixe ses yeux trop fardés, elle a abusé du mascara.

Je respire rapidement, le tube dans ma gorge m'étouffe !

— Salomé, est-ce que tu me comprends ?

Oui ! Oui ! Quelque part sous le givre, je comprends !

L'infirmière reprend :

— Si tu comprends, ma belle fille, cligne des paupières.
Elle attend.

Je dois battre des paupières ! Je dois lui dire que je suis là !
Je vois dans son expression qu'elle croit avoir sauté trop vite aux conclusions. Elle se penche sur mon bras pour vérifier l'état du cathéter intraveineux, puis son attention revient à mon visage.

Elle constate que mon expression est angoissée.

Comment fait-on déjà pour faire obéir un corps gelé ?

L'infirmière répète sa consigne et, sans que je sache trop comment, mon cerveau obtempère. Mes paupières s'abaissent docilement, le temps d'une seconde. Elle me fait répéter ma prouesse à quelques reprises, histoire de s'assurer que mon premier battement de paupières n'était pas le fruit du hasard.

— Peux-tu cligner deux fois ?

Un. Deux.

Son sourire devient aussi large que l'horizon.

À sa demande, je serre ses doigts, bouge un pied, puis elle complique les choses.

— Je te pose une question, tu clignes une fois pour oui, deux fois pour non.

Je prends un long moment pour assimiler l'information et jubile en mon for intérieur. Malgré toutes ces machines, je vais réussir à communiquer !

— Salomé, j'aimerais que tu me dises où nous sommes. Sommes-nous chez toi ?

Deux éclipses.

— Sommes-nous dans une église ?

Deux éclipses.

— Sommes-nous dans un hôpital ?

Une longue dérobée du regard. Je suis dans un hôpital. Ça, je l'avais constaté. Je ne sais pas lequel. Elle se détourne aussitôt pour appuyer sur le bouton rouge qui sonnera au poste de garde. Elle ne saisit pas la supplique silencieuse que je lui adresse du regard : « Ne me laissez pas ! Je ne comprends rien. Expliquez-moi ! »

L'interrogatoire se poursuit :

— Est-ce que ton nom de famille est Gauthier ?

Je dois y réfléchir une seconde avant de cligner une seule fois.

— Est-ce que ton prénom est Sophie ?

Deux.

Elle me presse le bras en chuchotant qu'elle va revenir.

Je me retrouve seule.

L'anxiété forme une boule dans mon plexus solaire. Peut-être parviendrais-je à leur dire que j'ai mal ! À savoir ce qui est arrivé !

J'entends la voix de la soignante dans le couloir.

— ... fait codifier le médecin.

À son retour, elle est accompagnée d'une collègue vêtue en rose fuchsia et d'une autre femme qui marche entre les deux, un café fumant à la main. La dame aux cheveux blancs vient me caresser le bras gauche. Elle me sourit avec tendresse et se veut rassurante. Dans mon brouillard, je discerne son expression inquiète et pourtant pleine d'espoir, ainsi que des lunettes rectangulaires rouges perchées sur le bout de son nez. Sa présence m'apaise quelque peu. Je ne suis pas seule dans cet enfer.

— Salomé, dit-elle doucement en cherchant mon regard. Tu es à l'hôpital. Est-ce que tu me reconnais ?

Incapable de dire quoi que ce soit avec ce tuyau qui obstrue ma trachée, j'hésite un instant, puis je reconnais ce parfum de muguet familier. J'articule silencieusement : « Maman. »

Ses yeux brillent de larmes. De joie ? De peine ? J'entends la voix de cette femme répéter : « Elle m'a reconnue ! Elle a dit maman ! » Tout comme une jeune mère se réjouit d'entendre son poupon prononcer ce mot pour la première fois. Mais l'ai-je réellement identifiée ? Pour je ne sais quelle raison, j'ai la certitude qu'elle est ma mère, n'ayant pourtant aucun souvenir d'elle. Cette

femme respire l'amour, et d'une façon ou d'une autre mon cœur se l'est rappelée.

— Tu es vraiment avec nous? murmure-t-elle en caressant le dessus de ma main.

L'infirmière me parle, mais je n'ai même pas la force de la regarder très longtemps. Bien qu'elle semble se réjouir, c'est un vrai cauchemar pour moi! Je vais bientôt me réveiller, et tout sera normal.

Je dévisage ma mère comme si je la voyais pour la première fois. J'observe, comme de l'extérieur de mon propre corps, les cheveux de neige qui flottent sur ses épaules, le sourire franc qui illumine ses yeux.

— Oui, confirme-t-elle, je sais que tu comprends.

— Madame Deveraux, intervient la soignante, nous avons avisé le neurologue que Salomé est réveillée. Il va passer la voir dès qu'il se libérera, et nous pourrions peut-être envisager d'informer un ergothérapeute, qui trouvera des moyens pour aider votre fille à communiquer en attendant le retrait de la trachéotomie.

Elles parlent trop vite et en des termes que je n'arrive pas à comprendre.

Je laisse retomber le rideau de noirceur, incapable d'affronter cette réalité.

CHAPITRE DEUXIÈME

Avril 1994

« On passe à côté de l'âme sœur si on la
rencontre trop tôt ou trop tard.
À une autre époque, en un autre lieu,
notre histoire eût été différente. »

Wong Kar-wai, *2046*

Le premier point de rencontre entre Édouard et moi ?

J'avais dix-huit ans et je terminais ma première année de collège. Je n'avais encore aucune notion de ce que j'aimerais faire de ma vie, alors je m'étais lancée dans un programme général en attendant de me décider. Après tout, n'est-ce pas un peu jeune pour nous orienter vers une quelconque carrière ? En fait, c'est la fin de l'école secondaire qui nous pousse à faire ce choix rapidement, mais si jeunes, si inexpérimentés, comment le pouvons-nous ? J'explorais donc les options qui s'offraient à moi, mais rien ne me passionnait vraiment ni accrochait mon intérêt. « Tu finiras pourtant par trouver ta vocation, ma grande », me disais-je chaque soir en me regardant dans la glace.

Chose certaine, pour l'instant, il me fallait un emploi d'été. Les frais de scolarité ne se payaient pas seuls, ni la demi-chambre exigüe aux murs lilas où logeaient à peine un lit, un chiffonnier et un petit bureau de travail. Une

salle de bain et une cuisine communes créaient le seul lien avec les trois autres locataires de cet appartement. Nous partagions les tâches ménagères, mais entretenions peu de contacts entre nous, sauf cet insistant de Patrice, qui passait son temps à me draguer avec des phrases machistes toutes faites.

Je devais partir de là avant qu'il me rende cinglée.

Mes parents m'aidaient de leur mieux financièrement, mais ils n'avaient jamais été des plus nantis. La richesse qu'ils me léguaient était celle d'une éducation de qualité au milieu de laquelle trônait la famille. Mon frère aîné et moi-même avons été élevés dans une complicité sereine aux odeurs de petits plats cuisinés par Marianne, cette magnifique maman au sourire toujours avenant, une dame sage et pleine de bonté. Rien ne me réchauffait plus le cœur que d'entendre sa voix au bout du fil lorsque j'étais loin des miens.

L'ouverture sociale et culturelle paternelle avait élargi nos horizons. Charles, mon père, ne tarissait pas d'éloges sur la beauté de l'être humain, en louant aussi la splendeur des contrées qu'il rêvait d'explorer. Papa avait toujours le nez plongé dans un de ses précieux bouquins sur l'Amazonie, sur la Chine et sur l'Europe, entre autres.

Un jour, je l'y emmènerais.

J'étais majeure, je devais apporter ma contribution pour subvenir à mes besoins. Mais ce n'était pas un emploi de caissière qui me permettrait de me nourrir. J'étais prête à bûcher dur pour gagner un salaire décent.

En épluchant les petites annonces d'un quotidien, j'étais tombée sur une offre d'emploi étudiant intéressante. J'y avais d'abord passé outre, ne m'estimant pas à la hauteur des critères exigés. Mais après avoir vu mes espoirs d'un travail convenable s'effilocher au fur et à mesure que je parcourais les babillards, j'allais peut-être revoir ma décision. Les affichages étaient plus déprimants les uns que

les autres : préposé à la caisse dans une station-service miteuse, cueilleuse de maïs, mascotte dans un parc thématique. Je me voyais déjà étouffer dans un costume de marlotte aux odeurs douteuses. J'étais rapidement revenue à l'offre initiale.

Il s'agissait d'un poste d'animation, oui, mais auprès de personnes avec une incapacité physique ou intellectuelle. Je n'y connaissais rien, j'étais une novice en matière de déficience ! Que dire, une inculte des difficultés de la condition humaine. Le premier critère était de posséder une voiture. Mmm, faux départ. Inutile de lire plus loin. J'usais mes semelles entre l'appartement et le collège aussi sûrement que le jour précède la nuit. Il fallait également disposer d'une grande capacité d'adaptation, d'un esprit d'initiative, de créativité, d'une grande vigilance et d'un sens des responsabilités. En gros, ce poste consistait à trouver des activités estivales, à les organiser et à y accompagner des personnes aux besoins particuliers. Le salaire était intéressant. Le travail d'équipe aussi.

En fait, de ce côté, j'avais toujours été un paradoxe. Autant j'aimais voir des gens, sortir, discuter et être entourée, autant j'avais besoin de ma bulle de solitude. Je ne pouvais prévoir à quel moment un désir prévaudrait. Là, c'était manifestement l'attrait du travail d'équipe qui avait pris le dessus.

Cela dit, je n'avais toujours pas de voiture.

Domage, je sentais que j'aurais pu aimer ce boulot, mais le destin semblait jouer contre moi.

Le destin...

Il serait possible de débattre longtemps sur son existence, de la fatalité, des chemins de vie qui sont déjà tracés pour nous. L'un pourrait arguer qu'une entité nous guide sur ces sentiers, l'autre dirait que le tapis se déroule à mesure que l'on fait un pas.

Moi, je crois que rien n'arrive pour rien, et j'ai l'esprit ouvert. S'il existe véritablement un tracé de vie, chaque

décision, chaque acte nous fait prendre un nouvel embranchement, puis un autre, et un autre encore. Chaque choix nous mène ailleurs. Notre destin se dessine avec nos décisions et non en fonction d'un avenir déterminé.

Peut-être l'idée que se fait l'humain du destin est-elle un mécanisme de défense, une coquille qui le protège de ses propres erreurs, qui le forge pour le préparer aux événements à venir. Ou tout simplement une excuse. N'est-il pas plus simple de faire face à l'impondérable en se disant qu'après tout c'était notre sort ?

Je m'étais donc résignée à ne pas postuler cet emploi. J'avais fini par envoyer des curriculum vitæ à des commerces environnants. Tous au salaire minimum. Je ne renonçais cependant pas à trouver d'ici la fin des classes quelque chose de plus motivant qu'étalagiste à la pharmacie du coin.

Le week-end s'annonçait, et j'avais prévu sortir danser avec ma copine Clarice. J'avais soigneusement relevé mes boucles rousses, appliqué le crayon contour et le mascara qui révélaient le bleu de mon regard. Mon teint était pâle, presque translucide, moucheté de taches de rousseur, et mes lèvres étaient légèrement colorées. J'avais cru bon être parcimonieuse avec le parfum et avais revêtu un jean avec une camisole noire pas trop révélatrice. J'étais peu portée à attirer l'attention des hommes sur moi par mes formes. Timorée que j'étais à cause de mes courbes un peu trop prononcées, je préférais la discrétion au *bling-bling* et aux décolletés provocants qu'exhibaient souvent les filles dans les discothèques.

Clarice passa me prendre avec son exubérance habituelle. Elle klaxonna deux fois en se stationnant devant l'entrée ; son regard pétillait de malice lorsque j'ouvris la portière de sa vieille Ford.

— Salomé est tout en beauté ce soir ! s'écria-t-elle sur le ton d'un encanteur tandis que je montais sur le siège du

passager. Observez ce sourire redoutable et cette paire de seins à faire se damner un saint ! Approchez, messieurs, approchez ! La mise aux enchères commence à un shooter de tequila. Un shooter de tequila, c'est bien peu pour un tel spécimen ! Qui dit mieux ? Quiiiiiii dit mieux ?

J'éclatai de rire et je tentai de la modérer, mais, prise à son propre jeu, Clarice persista.

— Deux shooters ? Trois ? Ai-je entendu un mojito ? Le dieu grec dans le fond de la salle offre un mojito. *Going once, twice...* adjudgé au dieu grec !

Entre deux éclats de rire, j'embrassai mon amie sur les joues, heureuse de la voir. Clarice était un phénomène : grande, élancée, avec des cheveux noirs aux boucles folles. Ses grands yeux d'une étrange couleur entre le bleu et le vert captaient l'attention. Ce soir-là, elle était vêtue d'un pantalon moulant et d'un chandail gris à large encolure dégageant une épaule et laissant apercevoir la bretelle d'un soutien-gorge bourgogne.

— Prête pour ouvrir et fermer la piste de danse ? lui demandai-je, ravie de sortir.

J'adorais danser ! J'aimais pouvoir bouger au son de la musique, dépenser de la bonne énergie, me déhancher en laissant les vibrations du plancher traverser mon corps. Les mains au-dessus de la tête pour éviter de donner des coups de coude aux autres danseurs, je prenais mon pied à laisser la musique me guider. Le rythme m'emportait d'une chanson à l'autre, et je pouvais chanter à tue-tête sans qu'on m'entende fausser.

— Et comment ! s'enthousiasma Clarice. C'est ce soir qu'on rencontre le prince charmant ? Pas le même, bien sûr !

Pour toute réponse, je haussai les épaules. Bien que les bars soient pour Clarice un lieu de rencontres palpitant, je n'y trouvais personnellement aucun intérêt sentimental. Je ne me voyais pas sortir avec un mec sur la base de ses

mouvements lascifs ou de ses coups d'œil aguichants lancés du coin d'une table de billard. Quelle déception lorsque venait le temps d'entamer une conversation décente ! Ces sorties étaient pour moi des moments agréables entre amies, tout simplement.

Nous garâmes l'auto à quelques coins de rue de la boîte de nuit et marchâmes jusque-là. Le bruit de nos talons résonnait sur le pavement, ponctuant notre discussion qui portait sur nos études, sur mes problèmes d'argent et sur son plus récent béguin. Juste avant d'entrer dans l'établissement, Clarice m'arrêta d'une main sur mon avant-bras. Ses yeux pétillaient plus que d'habitude.

— J'ai une grande nouvelle à t'annoncer !

Sans savoir pourquoi je souriais, je l'incitai à continuer. Son maquillage éclatant ne camouflait guère la rougeur de ses pommettes, et son excitation atteignit son paroxysme lorsqu'elle se mit à piétiner.

— Mais parle !

— Je suis acceptée à la session d'intégration d'été à Oxford ! Je pars pour l'Angleterre dans quelques semaines !

Bouche bée, les yeux ronds comme des médailles olympiques, je mis une fraction de seconde à réagir. Puis une exclamation de joie retentit dans la nuit, et je serrai mon amie dans mes bras, imperméable aux regards curieux dont nous bombardaient les passants. En jubilant, nous extrapolâmes sur son séjour à l'étranger, tout en promettant de nous écrire toutes les semaines.

Au milieu d'une phrase, Clarice s'interrompit après un « Oh ! » sonore et éclata de rire. *What is Love* se faisait entendre par la porte ouverte de la bâtisse, les gens allaient et venaient autour de nous.

— Mais oui ! Durant mon absence, tu pourrais prendre ma voiture pour cet emploi qui t'intéresse !

— Voyons, je ne peux pas.

— Cette vieille charrette a besoin de rouler !

Je souris, touchée par l'élan de générosité de mon amie.

— La date limite de proposition de candidature était aujourd'hui, fis-je en esquissant une grimace de dépit. Il est trop tard.

Avec sa verve habituelle, elle balaya mes objections de la main.

— En arrivant chez toi tout à l'heure, tu vas préparer un curriculum vitæ, rédiger une belle lettre de présentation, et comme tu n'as pas le temps de poster la chose, demain tu iras la porter là-bas avec un peu de camouflage et ton air le plus fabuleux !

Son sourire fut tout droit sorti d'une publicité de Colgate.

— Par ailleurs, tu vas devoir nous trouver un appartement pour septembre ! Tu vas finir par faire une syncope à force d'enrager chaque fois que ce crétin de Patrice te reluque le cul.

Sur ces mots, elle m'entraîna dans la discothèque, et nous glissâmes sur la piste parmi les autres danseurs.



Les bureaux du Portail occupaient le rez-de-chaussée d'une maison en brique rouge. Deux grandes fenêtres paraient la devanture, et le nom de l'organisme était affiché sur sa porte vitrée. Les vivaces de la plate-bande bourgeonnaient en s'étirant sous le soleil printanier, et un sentier de pierres plates était aménagé pour rejoindre la façade. Une rampe d'accès longeait le côté gauche de la bâtisse pour atteindre le balcon.

Plus tôt, je m'étais péniblement extirpée du lit. Je n'avais pas beaucoup bu la veille, consciente de la mission qui m'attendait. En rentrant du club, j'avais passé une heure à fignoler une lettre sobre mais concise qui accompagnerait ma soumission de candidature. Après une douche, une

rôtie et une bonne couche de cache-ernes, j'avais presque l'air humain.

Je m'étais habillée d'un tricot noir par-dessus une tunique bariolée, mais le doute persistait. Est-ce que tout cela était une bonne idée ? Y aurait-il seulement quelqu'un pour m'accueillir un samedi matin, et, si oui, ferais-je figure de postulante dissipée vu le retard de mes papiers ? J'étais convaincue de faire mauvaise impression dès le départ. Allait-on rejeter mon CV tout de go ?

Je recouvrai tout mon aplomb en mettant le pied dehors. C'était l'une de ces journées d'avril qui faisaient un clin d'œil à l'été. Sous la douceur du soleil et la subtile odeur des jonquilles, un sourire joyeux étira mes lèvres. J'inspirai profondément, me demandant ce que j'avais à perdre, après tout. Comme aimait le citer mon père : « On regrette rarement d'avoir osé, mais toujours de ne pas avoir essayé. »

Au moment où j'allais gravir l'escalier du Portail, la porte s'ouvrit sur un homme grand, dans la mi-vingtaine. Vêtu d'un jean noir et d'un t-shirt, un dossier sous le bras, il semblait distrait et s'apprêtait à insérer une clé dans la serrure de la porte lorsque je l'interpellai d'un timide raclement de gorge.

Surpris, il laissa échapper son document, le rattrapant maladroitement avec une série de manœuvres malhabiles. Se redressant, il se tourna vers moi en écartant d'un coup de tête la mèche châtain qui s'échappait d'une épaisse queue de cheval.

— Vierge Mère ! s'exclama-t-il, l'air irrité. Vous m'avez terrifié !

Terrifié ? Cet homme devait être le roi de l'exagération.

Il balaya des yeux ma tenue, à partir des bas de laine qui dépassaient de mes bottines usées. Il s'attarda sur les leggings rouges qui juraient tant avec ma chevelure, jaugea la tunique multicolore qui dépassait de mon chandail d'au

moins trois pouces, prit un instant pour évaluer mon visage et termina dans mes vagues cuivrées.

— Oui, fit-il, sur le ton d'un homme qui poursuit une conversation déjà entamée. Je peux vous aider ?

Riant de sa maladresse pour le moins égale à la mienne, j'expliquai grossièrement la raison de ma visite. Avec une expression neutre, il écouta ma plaidoirie, puis, avec un hochement de tête entendu, remit son trousseau dans sa poche et m'invita à le suivre dans les bureaux.

— Je m'appelle Édouard Murray, dit-il d'un ton légèrement blasé. Je suis coordonnateur ici depuis trois ans, c'est moi qui m'occupe des embauches. Vous avez de la chance de m'avoir trouvé ici ce matin, j'avais oublié la pile de curriculums à éplucher.

Il fit un geste pour désigner le dossier qu'il avait en main.

— Tant qu'à être ici, je vais commencer par vous, déclara-t-il.

Le jeune homme me fit subir un interrogatoire serré. « Que faites-vous si un abonné vous fait une crise en plein centre commercial ? », « Avez-vous déjà utilisé un lève-personne ? », « Comment transférerez-vous un abonné paraplégique de son fauteuil à votre voiture ? Vous avez une voiture, n'est-ce pas ? »

— Un abonné ?

— Je préfère les appeler ainsi, précisa-t-il. Ça me donne l'impression futile qu'ils ont fait le choix d'être avec nous.

— N'est-ce pas le cas ?

— Pas toujours. Souvent, les familles les envoient par dépit et pour un répit. Les clients, comme je déteste les appeler, n'ont pour la plupart pas la capacité éclairée d'accepter ou de refuser d'être avec nous.

Après un instant de silence, Édouard reprit ses interrogations.

Je ne m'attendais pas à ce genre de questions. Bien lovée dans ma certitude de pouvoir accomplir la tâche

d'accompagner des personnes différentes lors de sorties banales, je ne m'étais pas imaginé que j'aurais à les manipuler physiquement. J'étais décontenancée.

Alors je me contentai de répondre franchement, avec mon bon sens. Je bafouillai parfois en admettant que je ne savais pas, mais que j'apprenais vite lorsque l'on m'enseignait.

Devant cet homme légèrement intimidant, mon souffle s'était parfois haché. Je me retrouvais tout à coup dans une situation probable d'échec. Ma mère disait avec discernement que la réussite gratuite provoquait une ivresse temporaire, tandis que l'effort pour y arriver était bien plus valorisant, apportant sagesse et expérience. Avec cette parole à l'esprit, je redressai la tête. Je n'allais pas abandonner ce travail, j'en avais besoin.

Je me concentrai pour donner des arguments logiques aux questions d'Édouard Murray. Son regard était vif, attentif, son expression, neutre. Lorsqu'un rare sourire venait éclairer ses traits, c'est toute sa morphologie qui se transformait.

Contre toute attente, j'obtins le poste.

J'ai beaucoup appris, cet été-là.

Côtoyer des personnes handicapées m'a fait grandir. Je mis tous mes efforts dans mon travail en prenant conscience que je pouvais être utile à la société. Je m'attachai à ces individus merveilleux, je fus émue en constatant la réalité des familles de ces « clients » et passai des moments privilégiés avec des personnes singulières. J'usai également de toutes mes ressources pour organiser des activités variées et plus originales les unes que les autres. Pour qu'ils vivent un été inoubliable.

Je n'eus pas affaire à mon coordonnateur plus souvent que nécessaire, mais son bureau jouxtait le mien. Comme sa tâche consistait à gérer les ressources humaines, matérielles et financières de l'organisme, je n'eus à le consulter

qu'à quelques reprises pour des détails budgétaires, même une fois en raison d'un retard sur mon salaire. Cependant, j'eus quelques occasions de me faire une idée du personnage : Édouard était diplomate, organisé, courtois et efficace.

Tandis que la plupart des employées – parce que nous étions majoritairement des femmes – aimaient se raconter leurs vies en arrivant le matin, Édouard n'avait qu'à se frayer un chemin entre nous et nous lancer une seule phrase drôle et cinglante pour que la journée commence dans l'hilarité générale.

Ainsi s'envola l'été, et bientôt mon contrat avec le Portail prit fin. Clarice revint du Royaume-Uni, le temps se rafraîchit, et il fut l'heure pour moi de retourner à mes livres. C'est avec une pointe de regret que j'emballai mes effets et que je saluai longuement chacune de mes collègues. Alors que je m'en allais, une boîte sous le bras, Édouard me héla de son bureau.

— Salomé, je peux te voir un instant ?

Il me taquina tandis que j'approchais :

— C'est très impoli de partir sans dire au revoir.

Je souris, lui accordant ce point. Je m'assis face à lui, sur une chaise droite qui tanguait légèrement. Nous fîmes ensemble un résumé de mon été, avant qu'il me tende une lettre de recommandation. La présence tranquille d'Édouard allait me manquer. J'en étais venue à connaître ses expressions cyniques, la façon qu'il avait de tourner la tête pour ne pas trop qu'on remarque son sourire moqueur, ou encore ses épaules qui tressautaient silencieusement lorsqu'il riait. Sa voix grave avait accompagné mes périodes de planification. J'avais également remarqué la grande blonde qui venait l'attendre, parfois, à la fin de la journée. J'avais beau essayer, je ne comprenais pas ce qu'un homme de la trempe de Murray pouvait trouver à une femme aussi superficielle. La seule façon qu'elle avait

de toutes nous regarder de haut lorsqu'elle entra dans nos bureaux m'irritait, et je l'avais franchement prise en grippe. De plus, elle avait un gros nez...

Édouard me tira de mes pensées avec son franc sourire. Nous discutâmes encore un bref moment, au cours duquel il m'assura qu'une place me serait offerte l'été suivant si je la désirais. Lorsque Édouard et moi nous levâmes pour nous saluer d'une dernière poignée de main, Mélanie, une travailleuse sociale, se pointa avec un Polaroid en s'exclamant: «Souriez!»

Nous sourîmes tous les deux.